

## Le temps des philosophes

(2<sup>e</sup> séance, 3 octobre 2018)

### CHAPITRE I (suite) : Platon

Voici le passage qui expose la création du temps :

« Lorsque le père géniteur constata que l'univers, mu et vivant, était devenu l'image des dieux éternels (*aidiôn theôn*), il se réjouit et, charmé, conçut de le rendre encore plus semblable à son modèle. De même donc que ce dernier est un vivant éternel (*zôon aidion*), il entreprit d'achever ce tout de la même manière autant que possible. Or, la nature du vivant était éternelle (*aiônios*) et il n'était pas possible de l'appliquer totalement à l'engendré, mais il conçut de produire une image mobile de l'éternité (*eikô kinèton aiônos*), et, en même temps qu'il organisait le ciel, il produisit une image éternelle, avançant suivant le nombre (*kai'arithmon iousan*), de l'éternité qui demeure toujours dans l'un ; et c'est cela que nous avons appelé le temps.

En effet, les jours, les nuits, les mois et les années, qui n'existaient pas avant que le ciel apparaisse, il en invente la naissance en même temps qu'il constitue celui-ci ; or ce sont toutes des parties du temps, et le « était » et le « sera » sont des formes du temps qui sont nées et que nous transposons à notre insu à l'existence éternelle, à tort. Car nous disons qu'elle était, est et sera, alors qu'à vrai dire le « est » seulement lui convient, tandis que le « était » et le « sera » ne doivent être utilisés que pour le devenir qui progresse dans le temps, car ils sont des mouvements, mais à ce qui est toujours de la même façon sans mouvement ne convient ni d'être plus vieux ou plus jeune à travers le temps, ni de naître à un certain moment et d'être né maintenant, ni d'être plus tard, ni en général rien de ce que le devenir a ajouté à ce qui nous parvient par la sensation ; mais tout cela est apparu comme des formes du temps qui imite l'éternité et qui se meut en cercle suivant le nombre. » (Platon, *Timée*, 37c-38a).

Ce passage introduit deux questions qui reviendront de manière récurrente dans les discussions philosophiques autour du temps :

1/ Quelle est la différence entre le temps et l'éternité ?

2/ Quel est le rapport entre le temps et ses unités de mesure astronomiques privilégiées ?

1/ Le temps et l'éternité sont définis mutuellement par trois oppositions : entre image et modèle, entre progresser et demeurer, entre nombre et un. L'éternité n'est donc pas un temps infini, mais une absence totale de multiplicité, une absence d'étapes et de succession.

Il ne faut pas considérer l'expression « image mobile de l'éternité » comme une définition au sens strict ; en effet, le temps ne s'inscrit pas dans le genre des images. Il s'agit seulement d'exprimer d'abord quelle relation le temps entretient avec l'éternité, pour justifier pourquoi le créateur a créé le temps. La raison est : pour que l'univers sensible ressemble encore plus à son modèle éternel, grâce à un ensemble de rapports numériques. Mais le temps n'est pas essentiellement une image ; il est essentiellement un ensemble de mesures de mouvements réguliers<sup>1</sup>. Ces mouvements, cependant,

---

<sup>1</sup> C'est pourquoi Rémi Brague a raison de penser que la diffusion de cette expression en tant que définition platonicienne du temps est tardive (*Pour en finir avec « le temps, image mobile de l'éternité »*, dans *Du temps chez Platon et Aristote. Quatre études*, PUF Quadrige, 1982) ; même si la traduction alternative qu'il propose pour le passage 37d n'est à mon avis pas nécessaire à sa démonstration.

n'ont pas été créés pour nous, pour nous servir d'instruments de mesure, mais pour la perfection de l'univers.

2/ Le temps n'est pas lié à n'importe quel mouvement et n'existe pas simplement dès qu'il y a du mouvement. En effet, avant la création des astres, il y avait déjà des mouvements : d'abord les mouvements désordonnés du chaos originel (la *chôra*, qui est une sorte de fond matériel indistinct dont le démiurge se sert pour y imprimer les formes), et ensuite l'âme automotrice de l'univers. Mais il n'y avait pas encore de temps, parce que le temps est lié aux rapports numériques réguliers et non simplement à la durée.

Les expressions « le temps avance suivant le nombre » et « se meut en cercle » expliquent pourquoi les disciples d'Aristote ont attribué à Platon la conception que le temps se confond avec le mouvement du ciel ou du tout ; en effet, à proprement parler, c'est le mouvement qui avance ou se déploie, et le ciel qui se meut. La distinction était certainement claire dans l'esprit de Platon mais l'imprécision de son langage a mené à des mécompréhensions.

Platon ajoute plus loin que le soleil, la lune et les cinq planètes ont été créées *pour* définir « les nombres du temps », c'est-à-dire les unités de mesure que sont le jour, le mois, l'année (38c). En effet, les planètes aussi indiquent des temps même si nous ne nous en servons pas (39c). La création du temps dépend donc de celle du ciel parce que le ciel est le lieu où les astres se meuvent suivant des rapports numériques réguliers. C'est la régularité des rapports numériques qui est l'image ou l'imitation de l'unité absolue de l'éternité. S'il n'y avait qu'une seule rotation à l'extrémité de l'univers, ou s'il y avait seulement le mouvement de l'âme du tout, que Platon introduit avant la création des astres, ces mouvements ne suffiraient pas à créer des rapports numériques réguliers, car ils se font toujours de la même façon. On retrouve ici le goût de Platon pour les mathématiques et son désir de les fonder dans une existence ontologique primordiale.

## CHAPITRE II : ARISTOTE

Avec Aristote, la pensée du temps s'émancipe de la cosmologie. Les rotations des astres ne sont plus mentionnées que comme des unités de mesure du temps, privilégiées parce que constantes et communes pour tous les hommes, ou comme les seuls mouvements qui peuvent être temporellement infinis. Mais la nature du temps est beaucoup plus générale.

Deux grandes questions ouvrent l'enquête sur le temps. D'abord, quel type d'existence peut-il avoir, si le passé n'est plus, le futur pas encore et le présent un instant fugitif qu'il est impossible de saisir ? En effet, au sens strict, le présent ne peut avoir aucune durée, car toute durée est divisible en une partie passée et une partie future, même si dans l'usage courant le mot *nun* signifie souvent un présent élargi, comme dans certaines expressions que rapporte Aristote : « Il viendra maintenant, parce qu'il viendra aujourd'hui... » (*Phys.* IV 13, 222a21-22 ; cf. VI, 3, 233b33-234a24).

Ensuite, ce présent fugitif est-il toujours le même, comme un point qui se déplacerait le long d'une ligne, ou bien est-il toujours différent, un nouvel instant surgissant constamment en remplacement du précédent ? Et dans ce dernier cas, d'où surgissent-ils et où disparaissent-ils ? Comment comprendre, en un mot, cet écoulement sans aucune permanence que semble être le temps ?

### Découverte et signification de la définition du temps

Le rapide passage en revue des conceptions antérieures permet d'établir que le temps est lié au mouvement sans se confondre avec lui ; il faut donc préciser la nature de ce lien. Pour ce faire,

Aristote fait appel à l'expérience intérieure de la conscience d'un temps et d'un changement, très probablement parce que la liaison qu'on y constate est plus indubitable que celle des événements extérieurs qui pourraient nous parvenir déformés. Toutefois, la liaison découverte dans l'expérience intérieure se révèle une nécessité liée à l'essence même du temps et du changement, de sorte qu'elle peut être étendue à tout temps et à tout changement<sup>2</sup>.

« Nous connaissons aussi le temps quand nous avons délimité le mouvement, en le délimitant par l'antérieur et le postérieur ; et nous disons qu'il s'est passé du temps lorsque nous prenons sensation<sup>3</sup> de l'antérieur et du postérieur dans le mouvement. Nous le délimitons en concevant ceux-ci comme distincts, avec entre eux un intermédiaire différent, car, lorsque nous considérons les extrémités comme différentes du milieu et que l'âme dit qu'il y a deux instants, l'un antérieur et l'autre postérieur, alors nous appelons cela le temps, car ce qui est délimité par l'instant semble être le temps ; considérons cela comme établi. Lorsque donc nous percevons l'instant comme unique, et non comme un antérieur et un postérieur dans le mouvement, ni comme le même instant entre quelque chose d'antérieur et quelque chose de postérieur, alors il nous semble qu'aucun temps ne s'est passé, parce qu'il n'y a eu aucun mouvement. Lorsqu'au contraire nous percevons l'antérieur et le postérieur, alors nous disons qu'il y a du temps, car voilà ce qu'est le temps : le nombre du mouvement selon l'antérieur et le postérieur. Le temps n'est donc pas mouvement mais en tant que le mouvement possède un nombre. Un indice en est que nous distinguons, d'une part, le plus et le moins par le nombre et, d'autre part, un mouvement plus ou moins long par le temps ; donc le temps est un nombre. Mais puisque le nombre existe de deux façons (car nous appelons nombre le nombré et le nombrable, et ce par quoi nous nombrons), le temps est le nombré et non ce par quoi nous nombrons. » (Aristote, *Physique*, IV 11, 219a22-b8).

Décryptons la signification de cette définition.

- On pourrait croire que c'est le temps qui définit l'antérieur et le postérieur, l'antérieur étant défini comme ce qui vient avant chronologiquement et le postérieur ce qui vient après. Mais pour Aristote c'est la définition du temps qui a besoin de la notion d'antérieur et de postérieur, et par conséquent cette notion est antérieure logiquement et ne peut pas être définie par le temps (sinon il y aurait cercle définitionnel, car la notion de temps se trouverait dans sa propre définition). Le problème est résolu chez Aristote parce que l'antérieur et le postérieur sont d'abord dans le lieu ou la grandeur, ensuite dans le mouvement, et de là dans le temps. C'est ainsi qu'il présente le couple au chap. 11 du livre D de la *Métaphys.* : l'antérieur est « ce qui est plus près du point de départ (*archè*), celui-ci étant déterminé soit absolument et par nature, soit relativement à quelque chose ou quelque part ou par certaines personnes ». Autrement dit, pour tout point dans un espace quelconque, ce qui est antérieur est ce qui est plus proche du point, postérieur ce qui est plus éloigné, quel que soit le référent par rapport auquel

---

<sup>2</sup> Jusqu'au livre V de la *Physique*, Aristote utilise « mouvement » (*kinèsis*) et « changement » (*metabolè*) comme des synonymes. Il y a en a quatre sortes : le changement de substance (génération et destruction), le changement de quantité (augmentation et diminution), le changement de qualité (altération), et le changement de lieu (déplacement). Parmi ceux-ci, au livre V il décide d'appeler « mouvements » seulement les changements qui se passent dans une même substance, à l'exclusion donc des générations et des destructions, par lesquels une substance apparaît ou disparaît. J'utiliserai donc plutôt le terme de changement tant que l'information est valable pour les quatre sortes.

<sup>3</sup> Aristote n'avait pas encore à sa disposition de terme signifiant la conscience ; c'est pourquoi il utilise le mot « sensation » également en ce sens, comme c'est manifestement le cas ici.

on juge cet éloignement. De même, dans le mouvement, ce qui est antérieur est ce qui est plus proche soit du commencement, soit de n'importe quelle étape choisie arbitrairement. Dans le temps, l'antérieur et le postérieur peuvent être respectivement ce qui précède et ce qui suit un instant donné, ou bien peuvent désigner deux instants entourant une portion de temps.

- La relation entre l'instant et le temps est celle d'une limite dans un continu. Le continu est une quantité divisible potentiellement à l'infini, c'est-à-dire possédant une infinité de points en lesquels elle peut être divisée mais qu'on ne pourra jamais diviser en tous points à la fois. L'instant est dans le temps l'équivalent du point sur une ligne, à cette grande différence près qu'il peut seulement *distinguer* des portions de temps, non les diviser effectivement, car il est impossible de séparer le cours du temps. La définition de l'instant comme une limite dans un continu a des conséquences considérables : puisque l'instant est une limite qui relie toujours deux portions de temps, il ne peut y avoir d'instant final ni dans le passé ni dans le futur mais le temps est nécessairement infini ; par conséquent le mouvement doit également être infini, de même que l'univers dans lequel se trouve le mouvement (*Phys.* IV, 13, 222a28-b7).

- Comment peut-on avoir conscience d'un seul instant ? Dans le passage précédent, Aristote disait « quand nous ne changeons pas de pensée, ou quand il nous échappe que nous changeons » (218b21-23), et il illustre ce dernier cas par une légende selon laquelle ceux qui dorment en un certain lieu n'ont pas conscience d'avoir dormi, de sorte qu'ils rassemblent en un seul le dernier instant de veille et le premier instant de réveil. Ceux-là donc, comme ils n'ont perçu aucun changement dans leur état, croient aussi qu'il ne s'est passé aucun temps. Nous pouvons faire ce genre d'expérience, même si elle est rare, par exemple lorsque nous sommes très absorbés par une pensée ou une émotion au point de rester fixés sur elle seule sans nous rendre compte du temps qui passe.

- Comment comprendre la notion de nombre ? Le nombre « par lequel nous nombrons » ou « nombrant » est le nombre mathématique. Le nombre « nommé » (ou « nombrable », si on le dit seulement en puissance) est une propriété qui appartient exclusivement à une certaine chose tandis que le nombre nombrant peut s'appliquer à n'importe quelles choses ; Aristote en donne un exemple à la fin du chap. 14, 224a3-15 : pour dix chevaux et dix chiens, le nombre nombrant est le même : c'est une dizaine, même si ce n'est pas la même dizaine. Par contre, le temps n'est nombre que du mouvement (et indirectement du repos, dans la mesure où le repos a une durée équivalente à un mouvement). Il s'exprime par des nombres nombrants (par ex. 24 heures, 2 jours, etc.), mais il ne se confond pas avec eux : il est ce qui est nommé par eux.

On pourrait penser qu'il aurait été plus simple d'utiliser plutôt la notion de mesure que celle de nombre. Mais Aristote préfère réserver le terme de mesure à l'unité de mesure, c'est-à-dire à la partie d'une grandeur que l'on peut reporter un certain nombre de fois sur le tout pour le mesurer. Le temps et le mouvement peuvent être mesurés l'un par l'autre, car on peut appliquer à chacun des deux les unités de mesure de l'autre : « Et nous ne mesurons pas seulement le mouvement par le temps, mais aussi le temps par le mouvement, du fait qu'ils se délimitent l'un par l'autre ; en effet, le temps délimite le mouvement en étant son nombre, et le mouvement le temps. » (12, 220b14-18). En effet, non seulement une unité de mesure temporelle (heure, jour, etc.) peut servir à mesurer un mouvement, mais une unité de mesure cinétique (une marche du Lycée à l'agora, une chevauchée d'Athènes à Thèbes) peut servir à mesurer un temps, même si dans ce cas la mesure est moins précise. En revanche, seul le temps est nombre du mouvement au sens d'une certaine propriété du mouvement ;

et ce n'est pas réciproque, car le mouvement n'est pas une certaine propriété du temps : le changement *possède* un nombre nombré, le temps *est* ce nombre nombré.

Ce nombre ne désigne pas la quantité du changement accompli, car le fait qu'il y ait beaucoup ou peu de changement ne se mesure pas au temps mais à l'écart de nature entre le terme initial et le terme final (par exemple, il y a plus de changement entre le noir et le blanc qu'entre le noir et le gris, indépendamment des temps respectifs des deux changements). Ce qu'Aristote tente confusément d'exprimer par ce terme, c'est la notion même de durée, mais de durée dans la constante différence, la durée de la succession ininterrompue d'altérités. La succession est exprimée, dans la définition, par l'antérieur et le postérieur, tandis que le mot « nombre » exprime le type de propriété qu'est le temps par rapport au mouvement. La succession n'est pas propre au temps ; elle existe aussi dans la grandeur et dans le mouvement. La succession dans le mouvement et dans le temps s'oppose à celle dans l'espace par la non-coexistence des états successifs : tant les parties que les limites du mouvement et du temps s'excluent l'une l'autre : quand l'une est, les autres ne sont pas.

- La proximité entre la notion de temps et celle de durée est renforcée par le fait que le temps n'est pas seulement le nombre du mouvement, mais aussi du repos :

« Le temps mesurera ce qui est mû et ce qui est au repos, en tant que l'un est mû et l'autre est au repos, car il mesurera de quelle quantité est leur mouvement et leur repos. Par conséquent, le mû n'est pas mesurable par le temps en tant qu'il est une certaine quantité, mais en tant que son mouvement est d'une certaine quantité.

Cependant, parmi les choses qui durent, Aristote fait une distinction entre celles qui sont temporairement en repos et celles qui ne changent jamais, qui sont immuables. Les premières sont mesurées par le temps (ou, selon l'expression courante, sont « dans le temps ») parce que leur existence se déroule entre des limites qui définissent une certaine extension ; mais les immuables n'ont aucune limite qui serve de point de repère :

C'est pourquoi, tout ce qui n'est ni en mouvement ni au repos n'est pas dans le temps, car être dans le temps c'est être mesuré par le temps, et le temps est mesure du mouvement et du repos. Il est donc clair que certaines choses qui n'existent pas ne sont pas dans le temps, notamment ce qui ne peut être autrement que non existant, comme la commensurabilité de la diagonale au côté. D'une manière générale, en effet, si le temps est par soi mesure du mouvement et indirectement mesure des autres choses, il est clair que toutes les choses dont il mesure l'existence passeront leur existence dans le repos ou le mouvement. Ainsi donc, tout ce qui peut disparaître et apparaître et, d'une manière générale, tantôt être et tantôt ne pas être, il est nécessaire que cela soit dans le temps (car il y a un temps plus grand qui excède leur existence et qui la mesure) ; et parmi les non existants que contient le temps, les uns ont existé, comme Homère a existé en un certain temps, les autres existeront, comme ce qui va se produire, quel que soit le côté où le temps les contient ; et s'il les contient des deux côtés, ils pourront à la fois avoir été et devoir être ; mais ceux qu'il ne contient nulle part n'ont pas existé ni n'existent ni n'existeront. Tels sont, parmi les non existants, ceux dont les contraires existent toujours, comme l'incommensurabilité de la diagonale, qui n'est pas non plus dans le temps. » (*Physique* IV, 12, 221b16-222a6).

On comprend facilement que ce qui n'existe jamais ne soit pas temporellement mesurable, mais pourquoi est-ce le cas aussi de ce qui existe toujours ? L'exemple donné n'est pas l'univers, qui existe toujours mais dont le mouvement infini produit un temps également infini. L'exemple donné est une

règle mathématique, qui existe toujours sans aucun changement. De telles choses ne sont pas en repos, car seul est en repos ce qui est aussi capable de changement. Mais pourquoi ne peut-on pas dire qu'il y a un temps infini de leur durée ? Selon Aristote, les objets mathématiques n'ont d'existence que comme des abstractions, c'est-à-dire comme des séparations par notre intelligence de propriétés des corps, épurées de toutes les particularités et imprécisions matérielles. Lorsqu'il n'y a pas d'intelligence pour penser ces abstractions, les propriétés mathématiques continuent à exister dans les corps mais elles ne sont des règles qu'en puissance. Il en va de même pour toutes les essences ; par exemple, la notion générale de rouge est une pensée qui existe en puissance dans toutes les surfaces rouges mais n'existe en acte que lorsque quelqu'un la pense ; il se peut donc qu'à certains moments elle n'existe pas du tout en acte.

L'exclusion des mathématiques de l'existence temporelle pourrait être un vestige platonicien auquel Aristote n'aurait pas pris garde. Mais une explication plus intéressante est que, pour qu'une chose soit temporelle, il faut qu'elle ait son propre changement et non qu'elle soit mesurable seulement à partir du changement d'une autre chose, par exemple que les règles mathématiques soient mesurables par le temps de l'univers (en l'absence d'un changement propre, car le passage de la puissance à l'acte n'est pas un changement car c'est un instantané et non un processus). Ainsi donc, une existence est temporelle lorsque la chose se modifie au cours de son existence, mais si sa propre existence est sans changement la chose est intemporelle.

### **L'unité des temps et le temps universel**

Puisque le temps n'a été observé et défini jusqu'ici que sous la forme de temps particuliers liés aux multiples changements, la question se pose de savoir quel est le type d'unification de ces temps. Est-ce seulement une unité conceptuelle, tous les temps relevant de la même notion, ou y a-t-il un temps universel qui unifie tous les temps particuliers ?

« On pourrait se demander aussi de quel mouvement le temps est nombre, ou si c'est de n'importe lequel. C'est en effet dans le temps qu'une chose vient à l'être, se détruit, croît, est altérée et transportée ; dans la mesure donc où il y a mouvement, il est nombre de chaque mouvement. C'est pourquoi il est nombre du mouvement continu en général et non de l'un en particulier. Mais il est possible que des choses différentes aient été mues maintenant et qu'il soit le nombre de chacun des deux mouvements. Le temps est-il différent pour chacune et y aurait-il ensemble deux temps égaux ? Ou plutôt non, car tout temps égal et simultané est le même, et ceux qui ne sont pas simultanés sont les mêmes par l'espèce. En effet, si l'on a des chiens et des chevaux et que dans les deux cas il y en ait sept, le nombre est le même. Ainsi, pour des mouvements accomplis ensemble, le temps est le même, et un mouvement peut être rapide, l'autre non, ou l'un un transport, l'autre une altération ; le temps est cependant le même, si le nombre est égal et simultané, pour l'altération et le transport. » (*Phys.* IV, 14, 223a29-b10).

Deux types d'unité sont donnés dans ce passage, l'une qui concerne tous les temps (l'unité d'espèce, c'est-à-dire conceptuelle), l'autre qui n'en concerne que certains (la simultanéité).

Un troisième type d'unité est ensuite introduit, par la définition d'une unité de mesure naturelle privilégiée, par laquelle Aristote renoue avec la conception astronomique d'un temps universel :

« Chaque chose est nombrée par une unité du même genre : les monades<sup>4</sup> par une monade, les chevaux par un cheval, et de même le temps par un temps déterminé (...), si donc le premier est

---

<sup>4</sup> La monade est l'unité mathématique, le « un » qui compose tous les nombres entiers.

mesure de tous ceux du même genre, le mouvement circulaire uniforme sera principalement mesure, parce que son nombre est le plus connu. Car ni l'altération ni la croissance ni la génération ne sont uniformes, mais bien le transport. C'est pourquoi aussi le temps semble être le mouvement de la sphère, parce que les autres mouvements sont mesurés par le transport, et le temps par ce transport-là. » (223b13-23).

La primauté du mouvement circulaire s'explique par le fait que tous les autres types de changement, que ce soient les générations et les destructions, les changements quantitatifs et qualitatifs ou les déplacements, atteignent à un certain moment une extrémité au-delà de laquelle ils ne peuvent continuer, si du moins on pose comme Aristote que l'univers est spatialement fini. Seule la rotation n'est jamais arrêtée par une extrémité, or c'est précisément de ce type de mouvement que nous voyons se déplacer les astres. En outre ce seul déplacement peut être uniforme car toutes les expériences qu'on pouvait faire à l'époque montrent qu'un mouvement rectiligne décélère ou accélère naturellement. Ainsi, l'unité de mesure définie par la rotation de la sphère des astres fixes est privilégiée parce qu'elle est la plus invariable. C'est ce que signifie l'expression « le plus connu », à savoir le plus simple, celui qui peut le mieux faire connaître le reste ; il définit en effet le nyctémère et l'année, qui sont des unités invariables, partout les mêmes et donc les plus commodes à utiliser. En revanche, étant infini, ce temps ne fournit pas de critère absolu de datation (il n'y a pas de « temps zéro », tout commencement d'une ère est conventionnel). En outre, ce temps n'est pas la condition d'existence des autres temps, ni le total dont ils seraient des parties, mais l'existence de chaque temps ne dépend que de son propre changement. La mesure est seulement une comparaison de longueur avec un temps pris comme référence mais dont il est extérieur et indépendant. Cette conception est particulièrement intéressante pour aborder la théorie physique contemporaine de la relativité.

Il y a donc chez Aristote trois types d'unité du temps : une unité conceptuelle (le temps est partout la même notion, partout la même chose par rapport au changement), une unité de simultanéité seulement pour les changements qui se font strictement ensemble, et une unité par la mesure du temps du mouvement de la sphère des astres fixes.

### Les dimensions du temps

Une dernière question affrontée par Aristote dans la *Physique* consiste à savoir si le temps existerait en l'absence d'une âme capable de le nombrer. Il répond qu'il n'est pas nécessaire qu'une intelligence le nombre en acte, mais il suffit qu'il soit nombrable en puissance dans le changement.

Cependant, dans un autre contexte, il va montrer que le temps est d'une certaine manière dépendant d'une conscience, non pas en tant que succession des états du mouvement, mais en tant que le temps passé est saisi comme tel. Dans le traité *De la mémoire*, il montre que le passé n'existe que dans une conscience :

« Chaque fois qu'on est dans l'acte de se souvenir, on se dit en son âme qu'on a déjà entendu ou senti ou pensé cela. La mémoire n'est donc ni une sensation ni une saisie intellectuelle mais une possession ou une affection de l'une d'elles lorsque du temps a passé. (...) C'est pourquoi seuls se souviennent les animaux qui ont la sensation du temps, et ce par la même faculté que celle de sentir. (...) Car toujours, lorsqu'on est en acte de mémoire, parce qu'on a déjà vu, entendu ou appris cela, on sent en outre (*prosaisthanetai*) que c'était auparavant. » (*De memoria*, 449b22-30 ; 450a19-21).

Le souvenir n'est pas une simple image comme peut nous en fournir notre imagination. Il est une image à laquelle est associée la référence, dans le présent, à un moment du passé. Or ce passé n'existe plus nulle part ailleurs que dans une mémoire.

Il en va de même pour l'avenir, qu'Aristote évoque lorsqu'il parle de l'action délibérée (*De l'âme*, III 7, 431b2-9 ; III 11, 434a5-9). Certains animaux, dit-il, sont capables de se représenter, à partir de l'observation d'une situation, quelles seront les conséquences de leur action, et à partir de là ils choisissent la représentation la plus favorable. Ils font ainsi exister le futur, uniquement dans leur imagination.

Nous retrouverons plus tard, sous des développements plus explicites, cette distinction entre l'existence dynamique et fugitive du temps lié au mouvement, et le temps statique de la représentation qui en retient les moments passés ou anticipe les moments futurs.